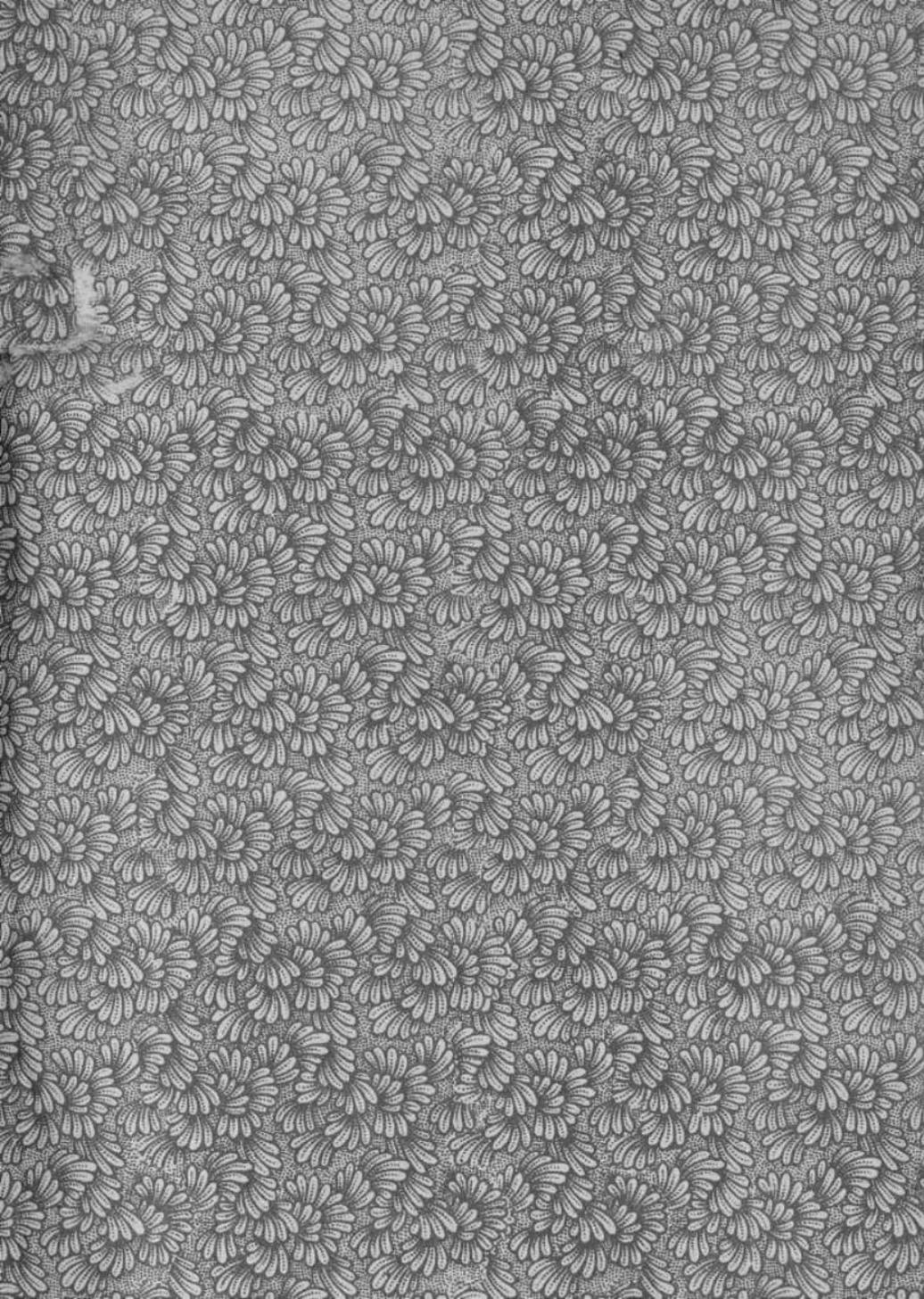


6.

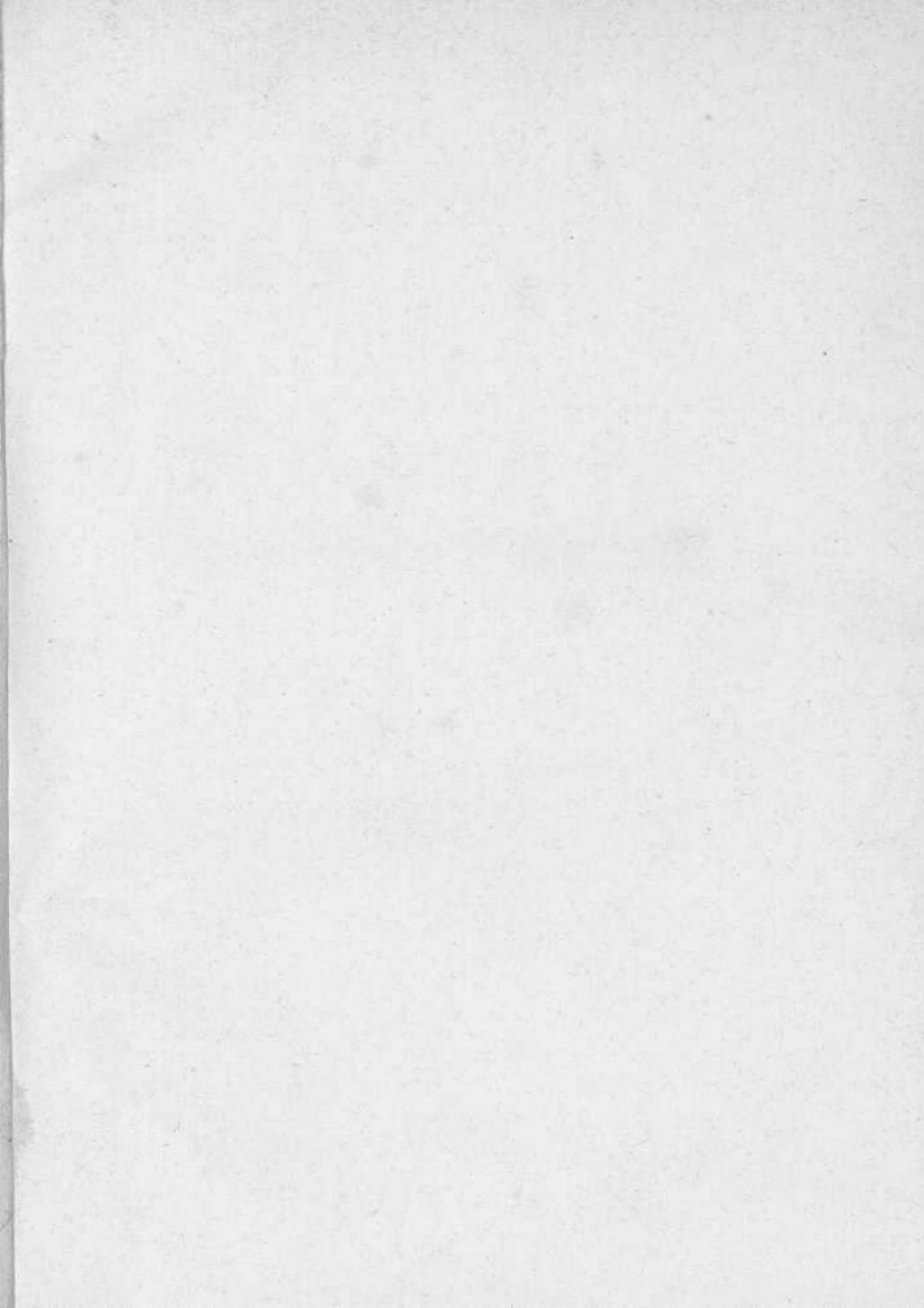
AC
TE
ICE











SALINTE FERRE

Sainte T r se

POÉSIES

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

Olivier BOURNAC

Amar y más amar...

(Aimer et toujours plus aimer...)



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



AVERTISSEMENT



J'avais depuis longtemps formé le projet d'une traduction française des Poésies de sainte Térése¹, qui, à ma connaissance, n'avaient pas encore été traduites en notre langue, lorsque, en 1910, parut une traduction semblable dans le VI^e volume des Œuvres complètes de la sainte traduites par les Carmélites du premier monastère de Paris². Après l'examen de cette traduction, je n'en ai pas moins cru devoir persévérer dans mon projet; car,

1. Contrairement à l'orthographe commune (*Thérèse*), j'écris *Térése* sans *h*, ce qui est plus conforme au nom espagnol (*Teresa*).

2. Œuvres complètes de sainte Térése de Jésus, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr Manuel-Marie Polit, évêque de Cuenca (Equateur), ancien supérieur des Carmélites de Quito. — Tome sixième : *Le Château Intérieur; Poésies*. — Paris, Gabriel Beauchesne et C^{ie}, éditeurs, ancienne librairie Delhomme et Brigueat, rue de Rennes, 117.

sans vouloir nier les mérites de la traduction précédente, j'ai traduit suivant un principe tout différent.

Il ne fallait pas songer à traduire en prose, car c'eût été enlever à ces poésies la plus grande part de leur charme ; une certaine expérience dans la traduction des poètes étrangers m'a appris que pour eux une transcription en prose ressemble toujours un peu à un oiseau dont on aurait coupé les ailes : l'oiseau a beau marcher, il ne vole plus. Mais, tandis que la traduction qui a précédé la mienne s'est astreinte à employer exactement le même nombre de vers qu'il y en a dans l'original espagnol et à adopter dans chaque poésie un moule uniforme de vers, je me suis affranchi de cette contrainte. Je n'ai tenu compte que du sens et du rythme de l'original, sans égard au nombre et à la mesure des vers espagnols, en me servant, pour traduire chaque pièce, du nombre et des types de vers français qui me permettaient de reproduire au mieux le sens et le rythme de la pièce espagnole. C'est là une liberté de forme purement matérielle, — car la poésie n'a rien à faire avec la symétrie et l'arithmétique, — mais qui m'a offert l'avantage considérable de traduire avec le maximum de fidélité qu'il m'était possible ; je n'ai sacrifié qu'un cadre artificiel et tout extérieur au désir de reproduire, sans élément étranger, la substance entière, profonde et véritable de ces poésies. Je crois aussi que, par là, en évitant mainte cheville, j'ai atteint à plus de relief, de force et de vibration. Cette liberté dans le choix et le maniement des

instruments d'une traduction me semble de nature à rendre les plus grands services au traducteur qui, s'il est l'esclave du texte à traduire, doit être le maître absolu dans ses moyens de le traduire. C'est à cette seule condition que l'on a chance d'obtenir une traduction réelle et non pas une simple paraphrase ; en fait de traductions, une « belle infidèle » ne saurait être appelée « belle traduction », car ce n'en est plus une.

Cette différence de principes suffit à expliquer que ma traduction ne se rencontre avec la précédente que dans les cas, assez rares, où c'était, pour ainsi dire, forcé. À côté de ce point, je ferai remarquer que les Poésies de sainte Térése dans la traduction des Œuvres complètes précitées ne constituent qu'une petite partie du tome où elles se trouvent, et que le prix qu'il faut déboursier pour les avoir peut être un obstacle à leur acquisition. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier la publication du présent volume, qui rend accessibles à chacun les Poésies de la Vierge Séraphique dont les œuvres ont fait dire qu'elle fut « un miracle de génie..., qu'elle prend rang auprès des maîtres les plus parfaits..., qu'elle appartient à l'humanité... et qu'elle écrit plutôt la langue du ciel que la langue de l'Espagne¹ ».

1. *Littérature Espagnole*, par James Fitzmaurice-Kelly. Traduction de Henry-D. Davray ; Armand Colin, 1904 ; p. 204.



Le texte espagnol sur lequel repose cette traduction résulte de la confrontation du texte donné par don Vicente de la Fuente dans la *Bibliothèque des auteurs espagnols*¹ chez Rivadeneyra, à Madrid, en 1877, avec celui donné, à côté de la traduction, par la récente édition des Carmélites précitées. J'ai pris le texte de l'*Épithaphe de Sainte Térèse par le licencié Antonio Sanchez de los Granas* dans le *Romancero y cancionero sagrados* de la Bibliothèque susnommée (Rivadeneyra, 1855), lequel ouvrage m'a aussi fourni une strophe, manquant chez La Fuente, de la poésie XXXIX. Je m'en voudrais ici de ne pas déclarer tout ce que, au point de vue du texte espagnol, je dois à l'édition des Carmélites du premier monastère de Paris, sans laquelle je n'aurais pas pu traduire quelques poésies, dont cette édition a pour la première fois publié l'original espagnol ; et je suis heureux de joindre mes éloges à ceux que, dans la séance du 27 janvier 1911 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un juge aussi autorisé que M. Morel-Fatio a décernés à « ce travail du plus haut mérite, qui fait grand honneur à ces religieuses ».

1. *Biblioteca de autores españoles desde la formación del lenguaje hasta nuestros días*. — *Escritos de Santa Teresa añadidos é ilustrados por don Vicente de la Fuente*. — Madrid, M. Rivadeneyra editor.

Il me reste à dire quel ordre j'ai suivi dans le classement des poésies. Les poésies attribuées à sainte Tèreſe ne sont pas toutes authentiques, il en est qui ne sont que probables et d'autres même que vraisemblables; mais toutes celles que j'ai traduites ici témoignent, sinon toujours d'une absolue communauté de langue et de style, du moins d'une communauté évidente d'inspiration, d'après laquelle je leur ai assigné une place dans ce recueil. Ne voulant pas ici faire une œuvre d'érudition, je n'ai pas pris comme base du classement le degré plus ou moins grand d'authenticité présenté par les différentes pièces; c'eût été d'ailleurs une question bien souvent incertaine. Un ordre chronologique eût été aussi très difficile à établir et, en tous cas, fort hypothétique. Si le classement d'après la parenté ou la similitude des sujets était aisé, il avait, en revanche, l'inconvénient, grave pour une œuvre poétique, d'amener de la monotonie dans la lecture. Il fallait donc un autre critérium. J'ai adopté celui qui consistait à ranger les poésies dans l'ordre qui offrirait au lecteur *le plus d'intérêt*, et qui engagerait à parcourir le volume de la première à la dernière page, comme une symphonie où, dans le crescendo voulu par l'unité de l'ensemble, la gamme des motifs se déploie avec le plus de variété. — Comme dans le texte espagnol la plupart des poésies n'ont pas de titre, je leur ai donné celui qui m'a semblé convenir le mieux à leur sujet et à leur rang.

Je crois inutile d'ajouter que je suis trop conscient des

imperfections de la présente traduction pour y voir autre chose qu'un essai ; mais, en matière de traductions, il n'y a jamais guère que des essais, et le lecteur jugera ce que vaut celui-ci, — modeste hommage à la grande Espagnole dont, en 1914, on fêtera le troisième centenaire de la béatification et, en 1915, le quatrième centenaire de la naissance.

OLIVIER BOURNAC.





A Sainte Tèrese



O toi qui sus aimer comme jamais nulle âme,
Tèrese de Jésus, vase d'élection ;
Toi qui fus tout désir, toute ardeur, toute flamme
Pour le suave Époux des vierges de Sion ;

O toi qui répandis ta foi, comme un dictame,
En œuvres de lumière ou d'adoration,
Et qui, pour mériter Celui qu'elle réclame,
Aurais voulu souffrir une autre Passion ;

O Sainte qu'embrasait un fleuve de tendresse
Et qui vers la douleur courais avec ivresse,
Comme au plus sûr trésor d'un monde où tout est vain,

Donne-nous, toi qui fus la grande donatrice,
Cette soif, dont tu fis ta seule inspiratrice,
De vivre, comme toi, pour un amour divin !





Épitaphe de Sainte Tèrese

PAR

le licencié ANTONIO SANCHEZ DE LOS GRANAS



Dans Avila venant au monde,
J'ai restauré le mont Carmel;
Je viens, je vois, je vains, et ma prière abonde ;
Je souffre, j'écris, et je fonde ;
Puis Albe a vu ma mort qui m'a conduite au ciel.



A Jésus crucifié¹

Sonnet



Ce qui me touche et fait, ô mon Dieu, que je t'aime,
Ce n'est pas que le ciel par toi me soit offert,
Et ce n'est pas non plus la crainte de l'enfer
Qui du péché me garde avec un soin extrême.

1. Ce sonnet célèbre a été attribué aussi à saint François-Xavier, à saint Ignace de Loyola et à Pedro de Los Reyes. Mais, comme le dit un critique, « sa ferveur et son onction sont telles qu'elles font penser à la Sainte au cœur enflammé ». Il a été plusieurs fois traduit en vers français, notamment par Sainte-Beuve.

Non, non ; ce qui me touche, ô mon Dieu, c'est toi-même,
Cloué sur une croix et d'opprobre couvert,
Et c'est de voir ton corps sanglant, le flanc ouvert,
Et ce sont tes affronts, puis ton trépas suprême.

Ce qui me touche enfin c'est ton amour pour nous,
Si bien que sans le ciel t'aimer me serait doux
Encor ; et sans l'enfer je t'aimerais quand même.

Qu'ai-je donc, pour t'aimer, besoin de recevoir ?
Car, si rien ne restait de mon immense espoir,
Je t'aimerais, vois-tu, tout autant que je t'aime !





Divine Blessure



Au plus profond de mes entrailles
M'a frappée un coup tout soudain,
Un coup parti d'un bras divin,
Car ses exploits ont dit le Seigneur des batailles.
Bien que ce soit un coup mortel,
Fait d'une souffrance inouïe,
Le coup qui m'a blessée est tel
Qu'une mort qui donne la vie.

Comment peut-il tuer tout en donnant la vie,
Et comment à la fois fait-il vivre et mourir ?
Comment, dans la douleur que par lui j'ai subie,
Peut-il et blesser et guérir ?
C'est qu'une divine finesse
Lui donne le moyen subtil
De sortir triomphant d'un si cruel péril
Et d'accomplir grande prouesse.





Court Dialogue



O jeune fille, qui donc est-ce
Qui vous a transportée ici,
Du fond du vallon de tristesse ?
— C'est Dieu ; c'est mon bonheur aussi.





Cœur fortuné



Fortuné le cœur amoureux
Qui met en Dieu seul sa pensée !
Pour Dieu la créature est par lui renoncée,
Et Dieu l'emplit de gloire et le rend bienheureux.
De lui-même il vit oublieux,
Toute sa flamme étant pour son Dieu dépensée ;
Et c'est ainsi qu'il passe et serein et joyeux
A travers cette mer aux flots tempêteux.



Mariage divin

POUR UNE PROFESSION



Quam magnificata sunt opera tua, Domine !

Oh! bienheureuse la bergère
De donner aujourd'hui sa main
A ce berger qui règne et doit régner sans fin !

Digne de cet Epoux prospère,
Combien heureux est son destin !
O Gil, désormais c'est à peine
Si j'oserai, vois-tu, regarder cette reine,
Depuis qu'elle a donné sa main
A cet Epoux qui règne et doit régner sans fin.

Pour emporter à son village,
Que lui donna-t-elle, voyons?

— Ce qu'elle lui donna ? Mais, son cœur sans partage
Fut le plus sincère des dons.

— Ma foi ! fort chétif est l'hommage.

Pour un berger si beau ce n'est là presque rien,
Pour un berger qui règne et doit régner sans fin.

— Eût-elle eu plus, elle eût donné bien davantage.

Mais, mon ami, si tu m'en crois,

Nous prendrons ce panier pour que, selon son choix,
Librement elle en fasse usage.

N'a-t-elle pas donné sa main

A cet Epoux qui règne et doit régner sans fin ?

— Puisque son offrande fut telle,

Que lui donnera-t-il, le Berger, à son tour ?

— Il a versé son sang pour elle.

— Précieuse offrande d'amour !

Bienheureuse la pastourelle

D'avoir su plaire à ce Pastour !

— Il devait l'aimer sans mesure
Pour lui donner si grand trésor,
Lui donner toute chose et lui donner encor
Le vêtement et la chaussure !
Vois-tu qu'il est déjà son Epoux souverain,
Qu'il est l'Epoux qui règne et doit régner sans fin ?

— Avec nous nous allons la prendre
Pour présider à nos troupeaux.
Et nous lui ferons fête, autant que de propos,
Pour que son amitié sur nous daigne s'épandre,
Puisque son Epoux souverain
Est celui-là qui règne et doit régner sans fin.





Voix de Noël



Mon enfant, vois qui donc appelle.
— Ce sont des anges, je le vois,
Car déjà l'aube se révèle.

— N'ai-je pas entendu des voix
Dont l'harmonie était fort belle?
Vois donc, Blas, il fait jour, je crois ;
Allons trouver la pastourelle.
Mon enfant, vois qui donc appelle.
— Ce sont des anges, je le vois,
Car déjà l'aube se révèle.

De notre alcade serait-elle
Parente, cette jouvencelle ?
— Elle est fille du Roi des Rois ;
Comme une étoile, elle étincelle.
Mon enfant, vois qui donc appelle.
— Ce sont des Anges, je le vois,
Car déjà l'aube se révèle.





Don mutuel



J'ai fait don de moi-même au Maître à qui tout cède,
Et mon sort en est transformé
Au point que je possède à présent mon Aimé
Et que mon Aimé me possède.

Quand par le trait du doux Chasseur
A merci je me vis réduite,
Mon âme tomba tout de suite
Dans les bras de l'amour vainqueur.

D'une nouvelle vie à présent je procède,
Et mon sort en est transformé
Au point que je possède à présent mon Aimé
Et que mon Aimé me possède.

C'était un dard trempé dans un philtre d'amour
Que le dard dont je fus victime ;
Et mon âme, depuis ce jour,
N'a plus fait qu'un avec son Créateur sublime.
Nul autre amour en moi ne peut être allumé ;
Car j'ai livré mon être au Maître à qui tout cède,
Et mon sort en est transformé
Au point que je possède à présent mon Aimé
Et que mon Aimé me possède.





Mortelle Vie

ou

GLOSE DE SAINTE TÉRÈSE



Je vis, mais sans vivre en moi-même,
Et j'attends une vie à l'éclat si suprême
Que je meurs de ne pas mourir.

Par une alliance divine,
L'amour qui bat dans ma poitrine
Fait qu'à moi Dieu vient s'asservir,
En m'apportant la délivrance.
Mais j'éprouve tant de souffrance
De voir à moi Dieu s'asservir
Que je meurs de ne pas mourir.

Oh ! la longueur de cette vie !
Oh ! cet exil aux jours amers,
Cruelle geôle et tristes fers
Qui retiennent l'âme asservie !
Rien que d'attendre d'en sortir
Me fait à tel degré souffrir
Que je meurs de ne pas mourir.

Oh ! que l'existence est amère !
On n'y jouit pas du Seigneur.
Si l'amour est plein de douceur,
La longue attente est le contraire.
De ce poids que Dieu me libère,
Ce poids si lourd à soutenir
Que je meurs de ne pas mourir !

Je ne vis que d'une espérance :
C'est qu'un jour je pourrai mourir ;
Car, en mourant, ma confiance
M'assure la vraie existence.
O mort, dans ces lieux de souffrance,
— Je t'attends, — sois prompte à venir,
Car je meurs de ne pas mourir.

Vois ! Dans l'amour quelle puissance !
O vie, à toi de t'éloigner.
Regarde ! Il faut se résigner
A te perdre pour te gagner.
Viens donc, ô mort, douce espérance,
O doux trépas, viens me saisir,
Car je meurs de ne pas mourir.

La seule véritable vie
Est là-haut. Celle d'ici-bas
Est vaine ; et l'on n'en jouit pas
Jusqu'à ce qu'elle soit ravie.
O mort, cesse donc de me fuir :
La mort pour moi sera la vie,
Car je meurs de ne pas mourir.

Que pourrai-je, ô mon existence,
Donner au Dieu qui vit en moi,
Si ce n'est renoncer à toi,
Pour mieux jouir de sa présence !
En mourant, je veux parvenir
A lui, qui seul fait mon désir,
Et je meurs de ne pas mourir.

Si, loin de toi, je suis absente,
Quelle vie, ô ciel ! puis-je avoir,
Sinon que la mort me tourmente,
Et la pire qui soit à voir ?
Sur moi-même je me lamente,
Et mon mal me fait tant souffrir
Que je meurs de ne pas mourir.

Le poisson en sortant de l'onde
Trouve aussitôt soulagement.
Une personne moribonde
De ses maux est quitte en mourant.
Quelle mort, égale, en ce monde,
Ma vie employée à gémir ?
Car je meurs de ne pas mourir.

Quand mon mal vient à s'adoucir
En te voyant au Tabernacle,
Je le sens accru par l'obstacle :
Ne pas pouvoir de toi jouir !
Tout me fait encor plus souffrir
De ne pas te voir à plaisir,
Et je meurs de ne pas mourir.

Lorsque, ô Seigneur, j'ai grande joie
Par l'espérance de te voir,
Il suffit soudain que je voie
Que je puis te perdre pour choir
Dans un plus grand mal qui me broie.
La crainte à l'espoir vient s'unir,
Et je meurs de ne pas mourir.

O mon Dieu, donne-moi la vie,
En m'arrachant à cette mort.
Ne me laisse pas asservie
Dans ces liens au nœud si fort.
Vois, je meurs pour te voir. La vie
Sans toi ne peut me retenir,
Car je meurs de ne pas mourir.

Sur ma mort donc je vais gémir
Et je vais pleurer sur ma vie
Qui, pour mes péchés, asservie,
Ici-bas ne peut pas finir.
O mon Dieu, quand va-t-il venir
Ce jour où je dirai, ravie,
Que je meurs pour ne plus mourir ?



Noces royales

POUR UNE PROFESSION



Oh ! quelle grâce sans seconde !
Mariage sacré pour nous !
C'est le Roi dont la majesté remplit le monde
Qui devient aujourd'hui l'époux.

Oh ! combien doit être estimée
L'allégresse de votre sort,
O vous que Dieu prend pour Aimée,
O vous qu'a conquise sa mort !

Mettez à Je servir une vertu féconde,
Puisque être à lui vous fut si doux.
C'est le Roi dont la majesté remplit le monde
Qui maintenant est votre époux.

De joyaux de grande richesse
Cet Epoux va vous enrichir,
Et vous aurez grande liesse
Que nul ne pourra vous ravir.

Mais surtout vous aurez l'humilité profonde
Que, Roi du ciel, il veut en vous.
Tout cela, vous l'aurez, puisqu'il est Roi du monde
Et qu'il est aujourd'hui l'époux.

Une amour si sainte et si pure
Sera le don de ce Seigneur
Que vous pourrez, je vous l'assure,
Ecarter de vous toute peur,
— Que ce soit des humains ou du démon immonde
Qui n'a plus de prise sur vous.
C'est le Roi dont la majesté remplit le monde
Qui devient aujourd'hui l'époux.



A la Beauté vraie



O Beauté devant qui nulle beauté n'existe,
Sans blesser vous faites souffrir,
Et sans faire souffrir vous êtes l'exorciste
Des terrestres amours qui n'ont plus qu'à périr.

O vous qui joignez là choses si dissemblables,
Pourquoi défaites-vous le nœud de vos liens,
Puisque c'est par ce nœud que vous rendez capables
De tenir les maux pour des biens?

Ce qui n'est pas rejoint par vous l'Être suprême.

Du fini vous allez à l'infini béant.

Indignes d'être aimés, vous nous aimez quand même,

Et par vous resplendit ce qui n'est que néant.





Epiphanie



Puisque l'étoile a brillé là-haut,
Avec les Rois va donc, mon troupeau.

Allons, nous tous, trouver le Messie,
Car s'accomplit toute prophétie.
Puisqu'à présent l'étoile est là-haut,
Avec les Rois va donc, mon troupeau.

Portons-lui tous une belle offrande.
Les Rois sont là; leur ferveur est grande.
Ah! quelle joie en la Vierge éclôt !
Avec les Rois va donc, mon troupeau.

Mais, toi, Laurent, pas de raison vaine.
En cet enfant Dieu paraît sans peine.
Ah! donnons-lui notre cœur plutôt.
Avec les Rois va donc, mon troupeau.





Vers le ciel



Marchons vers le ciel,
Filles du Carmel.

Allons mortifiées,
Humbles et décriées,
Loin du monde charnel,
Filles du Carmel !

Ah ! point de résistance
Au vœu d'obéissance.
C'est là notre arc-en-ciel,
Filles du Carmel.

La pauvreté de même
Est le chemin suprême
Qu'a pris le Roi du Ciel,
Filles du Carmel.

Ce Dieu plein de tendresse
Nous aime encor sans cesse.
Suivons donc son appel,
Filles du Carmel.

Enrichissons notre âme
Des trésors que n'entame
Jamais le sort cruel,
Filles du Carmel.

Faisons donc comme Elie
Et que sa force plie
En nous l'orgueil mortel,
Filles du Carmel.

Et puis, sainte rosée,
Que l'esprit d'Elisée
Germe en nous pour le ciel,
Filles du Carmel.



Appel à l'Epoux céleste



O vous mon souverain Epoux,
Laissez-moi donc venir à vous.

Que rien de votre part, ô Seigneur, ne m'arrête,
Pour que dans cette mer que vous êtes pour nous
Mon tout petit ruisseau se jette.

Secourez-moi, mon doux Epoux.
Donnez-moi le prix que mérite
Le grand amour que j'ai pour vous,
Afin que mon âme s'abrite
Entre les bras de son Epoux.

Oui, vous m'ouvrirez vos bras, — j'ose
Vous le demander, — n'est-ce pas ?
Puisque vous ne ferez pas cas
De ce que, vous devant toute chose ici-bas,
Vous me devez si peu de chose !

N'ai-je pas, mon Epoux, observé nos contrats ?
Libre de ses liens, mon âme ;
Dans les embrassements déjà, déjà se pâme,
Puisque, pour l'embrasser, vos bras
Déjà sont ouverts à sa flamme.

Si donc vos bras me sont ouverts,
Je vous fais cadeau de mon âme ;
Et puisque tout déjà vers vous monte sa flamme,
Mon doux Christ, tournez les yeux vers
Celle dont vous transportez l'âme.

Or, vous ayant donné mon cœur,
Que pour moi le bonheur de vos blessures sorte :
A mon amour d'entrer sans peur
Par là, puisque c'est là la porte
Par où le ciel s'ouvre à mon cœur.

Je ne sais si je puis espérer prendre place
Parmi vos hôtes — tous personnages si hauts !
Mais que sur votre seuil, de grâce,
Pauvre femme, je trouve place
Auprès de si grands cardinaux.

Mon âme a vécu de manière
Qu'en gardant les lois de l'amour
C'est de Vous qu'elle attend remède salutaire,
Témoin l'*Agnus Dei* qui la voit chaque jour
A son chevet toute en prière.

Pour toute à vous recevez-moi,
Sans qu'en ma pauvreté soit rien qui vous arrête.
Irai-je sûrement à vous, dites-le moi ?
Mais voici qu'inclinant la tête
D'un « oui » vous me faites l'octroi.

Il est temps de voir à cette heure
Jusqu'où la tendresse conduit,
S'il est vrai que nous nous aimions puisque, aujourd'hui,
Je viens chercher une demeure
Sous les rameaux de l'arbre où j'ai mis mon appui.

Epoux divin, faites en sorte
Que dans mon angoisse si forte
Votre appui me soit assuré ;
Je tiens le heurtoir de la porte :
Ouvrez-moi l'asile sacré.

La douleur de l'adieu suprême,
Je ne la crains aucunement,
Puisque étant avec vous, ô Christ, vous tenant même,
A l'heure de la mort, vraiment,
Je tiendrai la vie elle-même.

Et, si seulement je vous tiens,
Quel est le délice suprême
Qui déjà nous rassemble en ses nœuds souverains,
Puisque, ayant en mains Dieu lui-même,
Dieu même m'aura dans ses mains !





La voie du ciel



Marchons vers le ciel,
Filles du Carmel.

Sous la Croix tenons ferme un cœur que rien ne ploie,
Et de Jésus suivons l'appel.
C'est lui notre lumière et c'est lui notre voie ;
C'est de lui que vient toute joie,
Filles du Carmel.

Les trois vœux qu'on professe,
Si vous les gardez, ces trois vœux,
Aussi chèrement que vos yeux,
Vous serez à l'abri du mal, de la tristesse,

De mille ennuis remplis de fiel,
Filles du Carmel.

Le vœu d'obéissance,
Quoiqu'il soit de haute science,
Jamais ne reçoit d'autre offense
Que si l'on lui fait résistance.
Oh ! vous en préserve le ciel,
Filles du Carmel.

Que le vœu qu'on professe
Au sujet de la chasteté
Soit avec grand soin respecté.
Que toujours à Dieu seul votre désir s'adresse,
Et, réservant pour lui toute votre tendresse,
Loin de vous tout objet charnel,
Filles du Carmel !

Le vœu que l'on professe
Au sujet de la pauvreté,
Si l'on le garde en vérité,
Sait procurer tant de richesse
Qu'il ouvre les portes du ciel,
Filles du Carmel.

Or, si telle est notre conduite,
Triomphant des labeurs de ce monde mortel,
Nous nous reposerons ensuite
Près de celui qui fit et la terre et le ciel,
Filles du Carmel.





Recherche sûre



Où dois-tu te chercher, mon âme ? C'est en moi ;
De même qu'il te faut, moi, me chercher en toi.

L'Amour eut assez de puissance
Pour retracer en moi tes traits,
Chère âme, avec tant d'art que nul peintre jamais
Ne pourrait, malgré sa science,
Peindre une image aux si doux traits.

L'amour te créa toute belle,
Belle âme ; et puisque, ainsi, de toi
Mon cœur garde un portrait fidèle,
Si tu te perdais, ô ma belle,
Tu n'aurais qu'à chercher en moi.

Car je sais que, dans mon cœur peinte,
Belle âme, tu te trouveras
De tant de naturel empreinte
Qu'alors tu te réjouiras,
En te voyant aussi bien peinte.

Or, si tu ne savais l'endroit
Où pouvoir me trouver moi-même,
N'aille point t'en faire un problème,
Puisque, pour me trouver, à moi,
Tu n'auras qu'à chercher en toi.

Puisqu'en toi j'ai mis ma demeure,
Toi, ma maison et mon séjour,
Je puis bien frapper à toute heure,
Si je rencontre, ô mon amour,
Closes ta porte et ma demeure.

Ne me cherche pas hors de toi,
Puisque, pour me trouver, à moi,
Il suffira de ta prière.
J'irai vers toi, sans autre affaire,
Car tu dois me chercher en toi.





Le Libérateur

POUR NOËL



Pour nous sauver nous vient en ce jour un parent :
C'est un berger, ô Gil ; c'est un Dieu tout-puissant.

De ses mains triomphales
Il nous a libérés des geôles infernales.
Il est parent de Blas, de Menga, de Laurent ;
Oh ! quel Dieu tout-puissant !

— Mais, s'il est Dieu, comment se fait-il qu'on le vende,
Et que sur une croix il meure agonisant ?

— Tu vois bien que, s'il a souffert, quoique innocent,
C'est pour que le péché succombe : il lui commande,

O Gil, car il est tout-puissant.

Ma foi, je l'ai vu naître et je sais que sa mère
Est une fort gentille bergère.

— Mais, s'il est Dieu, comment
N'a-t-il pas dédaigné de vivre en si bas rang ?

— Tu vois bien qu'il est tout-puissant.

Cesse tes questions. Que plutôt notre zèle
Soit tout à lui dès maintenant.

Puisqu'il vient pour mourir et puisqu'il nous appelle,
Mourons donc avec lui, Laurent,
Car il est le Dieu tout-puissant.





Brûlant amour



Si l'amour que pour moi vous avez, ô mon Dieu,
Arrive à ce degré d'amour dont je vous aime,
De m'arrêter jamais pourrait-il être lieu,
Oh! dites, et pour vous, n'en va-t-il pas de même?

- Belle âme, que veux-tu de moi?
- Te voir, mon Dieu, c'est ma volupté la plus haute.
- Et que crains-tu le plus de toi ?
- Ce que je crains le plus ? Te perdre par ma faute.

Je voudrais un amour qui s'empare de vous,
O mon Dieu. Je voudrais que mon âme vous tienne
Pour pouvoir faire un nid bien doux
Au plus doux coin qui lui convienne.

Quel désir peut-elle former,
Une âme en son Dieu renfermée,
Sinon d'aimer toujours, de toujours plus aimer,
Et, lorsque par l'amour elle est toute enflammée,
De revenir encor dans l'amour s'abîmer ?





Pour une Prise d'habit



Puisqu'il faut, ô ma sœur, vous montrer vigilante,
On vous donne aujourd'hui ce voile solennel ;
Et comme il ne s'agit de rien moins que du ciel,
Gardez-vous d'être négligente.

Ce voile gracieux
Vous dit de rester là, fidèle,
En faisant toujours sentinelle
Jusqu'au temps où viendra l'Époux délicieux.
Mais comme il doit venir, tel un larron fameux,
Sans choisir l'heure de l'attente,
Gardez-vous d'être négligente.

Personne ne sait le moment :
Sera-ce la première veille ou seulement
La seconde ou sera-ce la troisième encore ?

Chacun en ce monde l'ignore.
Veillez donc, ô ma sœur, oui, veillez constamment ;
Et, pour que votre foi soit de dommage exempte,
Gardez-vous d'être négligente.

Ayez toujours entre vos mains
La lampe toujours allumée.
Que votre veille soit sous le voile enfermée ;
Et soyez bien ceinte des reins.
Evitez le sommeil aux perfides liens,
Et, comme la menace est toujours là présente,
Gardez-vous d'être négligente.

Dans le vase fécond et d'œuvres et d'efforts
Tâchez d'avoir toujours de l'huile,
Pour empêcher, en temps utile,
Que la lampe se meure, au prix de vos remords.
Et, comme il vous faudrait alors rester dehors,
Gardez-vous d'être négligente.

De l'huile vous manquant nul ne vous fera part ;
Et, s'il vous faut aller l'acheter, éplorée,
 Vous risquez fort d'être en retard.
 L'Époux aura fait son entrée ;
Et comme, quand la porte est fermée, aucun art
Ne peut l'ouvrir, — pour tant qu'on crie ou se lamente, —
 Gardez-vous d'être négligente.

Ayez donc un constant souci
D'accomplir comme une âme forte,
Jusqu'à l'heure où vous serez morte,
 Ce que vous professez ici.
Et comme de la sorte, en étant vigilante,
Avec l'Époux divin vous entrerez aussi,
 Gardez-vous d'être négligente.





Sur saint André



Si dans la souffrance
L'amour permet d'avoir
Tant de jouissance,
Que sera-ce, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Combien faudra-t-il qu'on jouisse
En voyant l'éternelle et sainte Majesté,
Puisque André, lorsqu'il vit la croix et le calice,
Eprouva tant de volupté?
Si quelque semblable délice
Dans la souffrance peut échoir,
Que sera-ce, ô mon Dieu, que celui de te voir !

L'amour à son degré suprême
Ne peut pas rester sans agir ;
Ni le fort ne peut s'abstenir
De lutter pour celui qu'il aime.
C'est ainsi que, vainqueur soi-même,
De tout bien on peut se pourvoir.
Quel bonheur, ô mon Dieu, que celui de te voir !

Quand pour tous ta mort est terrible,
Comment peux-tu, toi seul, trouver douce la mort ?
— C'est que je vais jouir d'un sort
Où la vie est incorruptible.
Puisque, ô mon Dieu, ta mort eut l'insigne pouvoir
De donner au plus faible une force invincible,
Quel bonheur ce sera pour nous que de te voir !

O Croix, bois délectable,
Et plein de majesté,
Depuis le jour où, méprisable,
Dieu jadis pour époux par toi fut adopté,
Je viens mettre à tes pied mon bonheur ineffable,
Indigne de t'aimer pourtant et de t'avoir.
Mais c'est un grand bonheur pour moi que de te voir !



Douce servitude



Puisque notre Epoux nous veut en prison,
Gai, gai pour la religion !

Quelle noce splendide
Nous prépara Jésus !
Nos cœurs sont ses élus,
Sa lumière nous guide.

Suivons la croix avec perfection :
Gai, gai pour la religion !

C'est là, c'est là l'asile
Que Dieu nous a choisi,
Pour nous mettre à l'abri
De tout péché servile.
Il nous a promis consolation,
Si nous aimons cette prison.

Il nous fera grandesses
Dans la gloire du ciel,
Si ce monde charnel,
Loin des saintes richesses,
Ne nous induit pas en perdition :
Gai, gai pour la religion !

En cette servitude
Oh ! que de liberté !
Et, pour l'éternité,
Quelle béatitude !
Ne sors pas, mon cœur, de cette prison :
Gai, gai pour la religion !



Entre Bergers

POUR NOËL



O pasteurs, qui veillez, gardant votre troupeau,
Voyez donc, il vient de vous naître,
Il vient de vous naître un Agneau,
Un Agneau, fils du Dieu, notre souverain maître.

Humble et pauvre, il vient parmi nous.
Sur lui faites donc vigilance.
Il est à craindre que les loups
Ne nous privent de sa présence.

— Gil, donne-moi vite un bâton,
Qui dans ma main va toujours être.
Nous ravir l'Agneau? Certes, non !
Ne vois-tu pas que c'est notre souverain maître ?

Songe que, moi, je suis gagné
Par la joie et la peine ensemble.
Mais, s'il est Dieu, ce nouveau-né,
Il ne peut mourir, ce me semble ?
— Oui, mais il est homme à la fois ;
Et rien ne mourra de son être :
Cet Agneau, comme tu le vois,
Est donc bien fils du Dieu, notre souverain maître.

Pourquoi chacun l'appelle-t-il,
Si c'est pour qu'ensuite il en meure ?
N'est-il pas préférable, ô Gil,
Qu'il s'en retourne en sa demeure ?
Du péché nous vient notre exil.
Hors de Lui nul bien ne peut être.
— Mais, puisqu'il vint vers le péril,
Qu'il souffre donc, ce Dieu, lui, le souverain maître.

— Quoi ! Tu n'as pas pitié de lui ?
Comme à raison la chose est dite
Qu'on tient pour rien le mal d'autrui,
Du moment que l'on en profite !
— Mais, par là, l'univers, d'abord,
Pour son roi va le reconnaître.
— Cependant, moi, je trouve fort
Qu'il meure, lui, ce Dieu, notre souverain maître !





Aspiration vers Dieu



Mon Dieu, combien sans toi la vie est misérable !
Avide de te voir, je désire mourir.

La route de ce monde est longue à parcourir.
C'est un séjour pénible, un exil lamentable.
Daigne m'en délivrer, ô toi, Maître adorable !
Avide de te voir, je désire mourir.

La vie est à l'excès amère et ténébreuse ;
Car l'âme loin de toi ne fait que dépérir.
O mon bien doux Trésor, que je suis malheureuse !
Avide de te voir, je désire mourir.

O bienfaisante mort, viens donc me secourir !
Tes coups me seront doux, car l'âme s'y délivre.
Du bonheur d'être à toi, mon Aimé, je m'enivre.
Avide de te voir, je désire mourir.

L'amour terrestre nous attache à cette vie ;
Mais le divin amour vers l'autre nous convie.
Sans toi, Maître éternel, qui peut aimer la vie ?
Avide de te voir, je désire mourir.

Un deuil continué, c'est la terrestre vie.
On ne trouve qu'au ciel la véritable vie.
O mon Dieu, permets-moi d'atteindre cette vie.
Avide de te voir, je désire mourir.

Qui craint la mort du corps, si l'on acquiert par elle
Un immense bonheur que rien ne vient tarir ?
Oui, t'aimer, ô mon Dieu, c'est la joie éternelle.
Avide de te voir, je désire mourir.

Mon âme douloureuse est toute en défaillance.
Ah! qui du Bien-Aimé peut supporter l'absence?
Mets fin à cet état qui tant me fait souffrir :
Avide de te voir, je désire mourir.

Quand le barbeau s'est pris à l'hameçon perfide,
Seule de ses tourments la mort vient le guérir.
Telle, sans toi je souffre, ô mon Trésor splendide,
Et, brûlant de te voir, je désire mourir.

O Maître, c'est en vain que te cherche mon âme;
Invisible toujours, tu n'as garde d'ouvrir,
Hélas! la source vive où s'éteindrait ma flamme.
Avide de te voir, je désire mourir.

Ah! lorsque dans mon sein tu daignes t'introduire,
Je crains au même instant de te perdre, ô Messir,
O Jésus! Et ma peur alors me force à dire :
Avide de te voir, je désire mourir.

Donc, achève, Seigneur, cette longue agonie ;
Ta servante soupire, il faut la secourir ;
Brise ses fers et qu'elle ait la joie infinie :
Avide de te voir, je désire mourir.

Mais non, ô Maître aimé, juste il est que je souffre,
Expiant mes erreurs et mes péchés, — ô gouffre !
Ah ! fassent tous mes pleurs que tu daignes m'ouïr !
Car, brûlant de te voir, je désire mourir.





A la Croix



*Mibi autem absit gloriari nisi
in Cruce Domini nostri Jesu Christi.*

Croix, repos savoureux de ma vie abattue,
O croix, soyez la bienvenue!

Sous cette bannière invaincue
Le plus faible deviendra fort.
La vie ainsi nous est rendue
Par l'image de notre mort.
Le lion à tes pieds s'endort,
Docile, et sa force est perdue.
O croix, soyez la bienvenue!

Celui qui ne vous aime pas
Est confiné dans l'esclavage.
Mais qui vers vous porte ses pas
Est à l'abri de tout dommage,
Quel heureux refuge, ici-bas!
L'ombre du mal en est exclue.
O croix, soyez la bienvenue!

Chacun par vous fut délivré
Des profondeurs du précipice.
Par vous le mal fut réparé,
Mais au prix de quel sacrifice!
Dieu par vous nous a procuré
Un monde de joie éperdue.
O croix, soyez la bienvenue!





Pour la conjuration d'un mal commun ¹



LE CHŒUR

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
O roi de la nature,
Délivrez du maudit fléau
Ce vêtement de bure.

1. D'après ce que raconte le père François de Sainte-Marie dans la *Reforma de los Descalzos*, les carmélites de Saint-Joseph d'Avila ayant revêtu comme tunique intérieure une serge grossière, la vermine s'engendra dans ce vêtement. C'est alors qu'elle allèrent, en procession et en chantant un naïf couplet composé pour la circonstance, prendre la bénédiction de leur séraphique mère. Et celle-ci leur répondit en improvisant aussitôt les strophes de cette poésie.

SAINTE TÉRÈSE

Mes filles, qui portez la croix,
Ne perdez pas courage.
Jésus est votre guide ; et d'une seule voix
Demandez-lui qu'il vous soulage.
Il mettra sur vous son flambeau
Dans cette triste conjoncture.

LE CHŒUR

Délivrez du maudit fléau
Ce vêtement de bure.

SAINTE TÉRÈSE

Durant les heures d'oraison
Cette maudite engeance
Vient nuire à la dévotion,
Que trouble la souffrance.
Mais en Dieu tenez le cœur haut ;
Tenez-le, je vous en conjure.

LE CHŒUR

Délivrez du maudit fléau
Ce vêtement de bure.

SAINTE TÉRÈSE

Puisque vous vîntes pour mourir,
Déployez le plus grand courage;
Et vous n'aurez plus à souffrir
De ce vilain compagnonnage.

En Dieu vous trouverez le remède qu'il faut
Pour que la guérison soit sûre.

LE CHŒUR

Délivrez du maudit fléau
Ce vêtement de bure.

TOUTES ENSEMBLE

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
O roi de la nature,
Délivrez du maudit fléau
Ce vêtement de bure.





La Croix



C'est la croix qui fait ici-bas
La vie et le bonheur lui-même.
Elle seule guide nos pas
 Au ciel suprême.

C'est sur la croix qu'est le Seigneur,
Maître du ciel et de la terre;
Et par elle la paix du cœur
Subsiste au milieu de la guerre.

Les maux dont on souffre ici-bas,
Tous, par elle s'en vont de même.
Elle seule guide nos pas
 Au ciel suprême.

C'est de la croix qu'au Bien-Aimé
L'Épouse dit avec tendresse
Que c'est un palmier embaumé
Dont elle a connu la richesse
Dans son fruit qui porte ici-bas
Le goût du Dieu du ciel lui-même.
Elle seule guide nos pas
 Au ciel suprême.

La croix est l'arbre toujours vert
A l'ombre duquel, toute éprise,
Pour jouir de l'Aimé très cher,
L'heureuse Épouse s'est assise.
Ainsi donc l'Épouse ici-bas
Jouit là du Roi du ciel même...
Elle seule guide nos pas
 Au ciel suprême.

C'est un précieux olivier
Que la croix sainte! Et, de son huile
Nous oignant, elle fait briller
Sur nous la lumière fertile.
Prends la croix, mon âme, ici-bas,
Prends-la donc, avec joie extrême.
Elle seule guide nos pas
 Au ciel suprême.

Pour l'âme qui, toute, vers Dieu
Se tient humblement épanchée,
Et qui, selon un franc aveu,
De l'univers est détachée,
Qu'est la croix, sinon, ici-bas,
L'arbre de vie et, par là même,
Le chemin qui mène nos pas
 Au ciel suprême!

Depuis que le divin Sauveur
Sur la croix laissa son empreinte,
Depuis lors, de gloire et d'honneur
La croix divine est toujours ceinte,

Et la souffrance est ici-bas
Vie et bonheur, et, par là même,
Le chemin qui mène nos pas
Au ciel suprême.





La Circoncision



En pleurant il naît à l'exil,
Cet enfant qui t'appelle, ô Gil.

Il vint du ciel sur cette terre
Pour nous affranchir de la guerre.
Pour lui commence le combat,
Et son sang se répand déjà.

Regarde, Gil, car il t'appelle.

Si grand pour nous fut son amour
Que ses pleurs ne sont rien encore.
Le courage en lui s'élabore,
Lui qui doit être chef un jour.
Regarde, Gil, car il t'appelle.

Oh ! comme il doit nous être cher
Et qu'il mérite que l'on pleure,
Lui qui se met d'aussi bonne heure
A nous offrir son sang amer.
Regarde, Gil, car il t'appelle.

— Mais, s'il ne venait pour mourir,
En son nid, il serait fort aise !
— O Gil se peut-il qu'il se taise,
Le lion venu pour rugir ?
Regarde, Gil, car il t'appelle.

— Dis, Pascal, que veux-tu de moi
En criant tant contre moi-même ?
— Que tu l'aimes puisque lui t'aime
Et qu'il tremble de froid pour toi.
Regarde, Gil, car il t'appelle.



Elévation



Élève ta pensée,
Au ciel élève-toi.
Que ton âme élancée
Soit pour tout sans émoi.
Suis Jésus-Christ, ton maître ;
Suis-le d'un vaillant cœur,
Et, quoi qu'il en puisse être,
Reste toujours sans peur.

Vois la gloire du monde
Briller d'un éclat vain :
En moins d'une seconde
Il n'en reste plus rien.
Aspire au bien céleste,
Qui brave le trépas.
Fidèle, et tout l'atteste,
Dieu seul ne change pas.

Aime-le pour lui rendre
Son immense bonté.
Mais l'amour vrai doit tendre
A la ténacité.
Foi vive et confiance,
Garde-les jusqu'au bout.
La fidèle espérance
Va triomphant de tout.

S'il voyait l'enfer même
Devant lui, plein d'horreur,
O Dieu, celui qui t'aime
Rirait de sa fureur.

Qu'il encoure grand risque,
Mal ou disgrâce encor,
Rien ne lui manque, puisque
Dieu même est son trésor.

Hors d'ici, biens du monde,
Bonheurs qui n'êtes rien !
Que tout passe à la ronde :
Dieu seul suffira bien.





Sur l'amour divin



QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

Écoute, ô mon cœur : sans détour
Je te dirai ce qu'est l'amour.

Lorsque l'amour fait quelque ouvrage
Dans lequel son devoir l'engage,
S'il faiblit, s'il défaille ou s'il se décourage,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque l'amour est en prière
Avec une ferveur plénière,
S'il déchoit, s'attiédit, s'inquiète ou s'altère,
Non, ce n'est pas l'amour.

Quand en proie à la sécheresse
Il sent un tourment qui l'opresse,
S'il n'est pas patient, s'il se plaint, s'il s'affaisse,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque le Bien-Aimé s'absente
Et lui laisse l'âme dolente,
S'il se trouble, s'abat ou se désorienté,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque la Piété divine
N'est pas incontinent à l'exaucer encline,
Si dans sa foi, dans son espérance il décline,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque l'amour est par lui-même
En satisfaction extrême
De la manière dont il adore, sert, aime,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque dans la fortune adverse
Et dans le mal qui le transperce,
Il n'est pas humble, gai, malgré toute traverse,
Non, ce n'est pas l'amour.

Lorsque des faveurs lui sont faites,
Plus ou moins grandes ou complètes,
S'il en jouit avec des façons peu discrètes,
Non, ce n'est pas l'amour.

RÉPONSE A LA QUESTION :
QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

Or, si rien de ce qui précède
Ne mérite le nom d'amour,
Je demande, ô mon cœur, ton aide
Pour me dire ce qu'est l'amour.

L'amour est un très doux sentiment que professe
L'âme envers la Divinité,
Et qui, commençant en tendresse,
S'achève par la charité.

Si tu veux endurer souffrance
Pour qui souffrit tant de souffrance,
Et si croix et douleur forment ta jouissance,
Cela, c'est bien l'amour.

Si ce qui fait ta convoitise,
D'humiliations éprise,
C'est que pour Jésus-Christ le monde te méprise,
Cela, c'est bien l'amour.

Si tu n'aimes pas qu'on te loue
Et si l'éloge qu'on t'alloue
Au Bien-Aimé par toi modestement se voue,
Cela, c'est bien l'amour.

Lorsque la fortune est contraire,
Si le cœur serein persévère
Dans la joie et la paix prospère,
Cela, c'est bien l'amour.

Avec fermeté contredire
Tout ce que soi-même on désire,
Et selon le vouloir des autres se conduire,
Cela, c'est bien l'amour.

A chaque fois que l'on médite,
Si, soigneusement, on évite
De céder aux attraits que la prière excite,
Cela, c'est bien l'amour.

Lorsque les charmes que l'on trouve
En contemplation, toujours on les réprouve,
Indigne qu'on s'en trouve,
Cela, c'est bien l'amour.

Lorsque, connaissant la bassesse
Et la grandeur de Dieu, sans cesse,
Pour exalter son Dieu soi-même on se rabaisse,
Cela, c'est bien l'amour.

Si l'on a la même allégresse
Dans le succès ou la détresse,
Et si, triste ou joyeux, égale est la tendresse,
Cela, c'est bien l'amour.

Si l'âme se sent transpercée
De la douleur la plus forcée,
Quand la gloire de l'Ami cher est offensée,
Cela, c'est bien l'amour.

Si l'on demande avec instance
Le salut et la délivrance
Pour toute âme que fit la divine Puissance,
Cela, c'est bien l'amour.

Enfin, si ce qu'on se propose,
C'est d'offrir à l'Aimé tout ce dont on dispose,
Voix, pensée, œuvre et toute chose,
Cela, c'est bien l'amour.





Attente



O céleste patrie
De l'éternelle Vie,

Où n'entreront jamais la mort et sa douleur,
Je ne pourrai, vois-tu, connaître le bonheur
Aussi longtemps que, soupirante,
Loin de toi je dois être absente.

Quand donc me sera-t-il donné
De jouir, ô mon Dieu, d'un sort si fortuné ?
Chaque heure de retard me paraît éternelle,
Et l'attente où je vis devient pour moi mortelle.



Pour la Circoncision



Il verse son sang, Dominguin, voi, voi !
Je ne sais pourquoi.

Pourquoi, dis-le-moi,
Tire-t-on justice
Du cher innocent, exempt de malice ?
Il lui tient à cœur, je ne sais pourquoi,
De m'aimer beaucoup : Dominguin, voi, voi !

— Sitôt né, faut-il donc qu'on le tourmente?
— Pour vaincre le mal sa mort est urgente.
Oh! quel grand pasteur il sera, ma foi!
A nous de l'aimer : Dominguin, voi, voi!

Je ne sais pourquoi
Tu ne l'as encor pas regardé, toi,
Puisqu'il est l'enfant innocent et roi?
— Oui, Laurent et Blaise
Déjà me l'ont dit; et j'y prête foi!
— Ce serait grand mal, ce qu'à Dieu ne plaise,
De ne pas l'aimer, Dominguin, crois-moi!





Parfaite offrande



Je suis à vous, moi qui pour vous ai reçu l'être :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

O souveraine Majesté
Autant qu'éternelle Sagesse,
Bonté qui pour mon âme est pleine de bonté,
Dieu bon, Substance unique et suprême Noblesse,
Voyez l'extrême indignité
Qui dans ce chant d'amour devant vous va paraître.
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Je suis à vous, puisque c'est vous mon créateur,
Je suis à vous, puisque c'est vous mon rédempteur,
Je suis à vous, puisque vous m'avez acceptée,
Je suis à vous, puisque vous m'avez visitée,
Je suis à vous, à vous, mon divin protecteur,
 Vous sans qui j'aurais cessé d'être !
 Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

 Qu'ordonnez-vous, ô bon Seigneur,
 Qu'un si pauvre serviteur fasse ?
 Quel rôle donne votre grâce
 A cet esclave tout pécheur ?

A vos pieds, doux Amour, vous me voyez paraître,
Vous me voyez paraître, Amour plein de douceur :
 Qu'ordonnez-vous de moi, mon maître ?

 Vous voyez devant vous mon cœur ;
 Entre vos mains je vais le mettre,
Avec mon corps, ma vie et mon âme et mon être
 Et mon affectueuse ardeur.
 Doux Epoux, ô mon rédempteur,
 Puisque toute à vous je veux être,
 Qu'ordonnez-vous de moi, mon maître ?

Donnez-moi la vie ou la mort,
Donnez-moi santé, maladie,
Honneur ou déshonneur encor,
Donnez-moi guerre ou paix bénie,
Donnez-moi la faiblesse ou la force pour sort,
J'accepte tout comme un bien-être :
Que voulez-vous de moi, mon maître ?

Donnez-moi la richesse ou bien la pauvreté,
Le chagrin ou bien l'allégresse,
L'humeur gaie ou bien la tristesse,
L'enfer ou le ciel enchanté,
Et l'existence douce et le soleil d'été,
Puisque à tout je veux me soumettre :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Au gré de votre volonté,
Donnez-moi la prière ou bien la sécheresse,
La ferveur, la pieuse ivresse
Ou l'amère stérilité.
O souveraine Majesté,
C'est par vous seulement qu'en moi la paix peut naître :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Donnez-moi la science ou bien,
Par amour, la pire ignorance,
Donnez-moi des jours d'abondance
Ou bien de disette et de faim,
Donnez-moi l'ombre obscure ou le jour clair, enfin
Mettez-moi n'importe où vous désirez me mettre :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Voulez-vous qu'au repos je me livre vraiment,
Dans le repos, voyez, par amour, je vais vivre,
Voulez-vous qu'au contraire au travail je me livre,
Je veux mourir en travaillant.
Dites : où ? Dites : quand ? Comment ?
Dites, mon doux Amour ; de moi que va-t-il être ?
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Donnez-moi Calvaire ou Thabor,
Désert ou terre plantureuse.
Que je devienne Job à la douleur affreuse,
Ou Jean qui sur le sein trois fois béni s'endort.
Que je sois la vigne aux fruits d'or,
Ou la vigne sans fruits, — selon ce qui doit être :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Que je sois Joseph dans les fers,
Ou de l'Égypte chef suprême,
Que je sois ou David en proie aux maux amers,
Ou David sur le trône même,
Que je sois ou Jonas submergé par les mers,
Ou Jonas délivré venant de reparaître,
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?

Soit parlant, soit ne disant rien,
Portant des fruits ou bien stérile,
Gémissant sous la loi du Testament ancien,
Ou jouissant de la douceur de l'Évangile,
Dans la joie ou dans la chagrin,
C'est vous seul qui toujours faites vivre mon être :
Que m'ordonnez-vous, ô mon maître ?





Pour une Profession



Vous tous qui luttez ici-bas
Sous cette divine bannière,
Ne dormez pas, ne dormez pas :
La paix n'est point de cette terre.

Comme un chef généreux et fort,
A la mort notre Dieu se livre.
Puisque c'est par nous qu'il est mort,
Mettons-nous donc tous à le suivre.

Quel heureux sort, loin d'ici-bas,
Sortit pour lui de cette guerre !
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Puisque Dieu manque à cette terre.

Plein d'allégresse, il s'est offert
A mourir pour nous, de manière
Qu'ayant ainsi beaucoup souffert
Il nous donne à tous la lumière.
Oh ! quels victorieux combats !
Oh ! quelle bienheureuse guerre !
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Puisque Dieu manque à cette terre.

Oh ! point de lâches en ces lieux !
Risquons la vie à son service :
Celui-là la garde le mieux
Qui d'abord en fait sacrifice.
Puisque Jésus guide nos pas,
Qu'il est le prix de cette guerre,
Ne dormez pas, ne dormez pas :
La paix n'est point de cette terre.

A mourir pour le Christ vraiment
Offrons-nous, sans promesses fausses,
Toutes ; et quel contentement
Nous aurons alors à ses noces !
Puisque le Christ guide nos pas,
Suivons, suivons cette bannière.
Point de crainte ! Ne dormez pas :
La paix n'est point de cette terre.





Pour Noël



Puisque l'amour suprême
Nous donne Dieu lui-même,
Point de crainte en ces lieux!
Mourons tous deux!

Celui que le Père nous donne,
C'est son unique Fils,
Fils qui vient en personne
Dans un pauvre logis.

Quelle grande allégresse !
Dieu dans l'homme se dresse.
Point de crainte en ces lieux :
Mourons tous deux !

— Mais, comment peut-il être
Que dans cet humble sort,
O Pascal, il ait daigné naître,
Méprisant la richesse et l'or ?
— C'est que la pauvreté lui plaît mieux. Mais d'abord,
Suivons, suivons ce maître,
Lui qui devient homme en ces lieux :
Mourons tous deux !

— Or, quelle récompense
Va-t-il donc recevoir pour prix du bien qu'il fait ?
— Cruelle violence
Et rudes coups de fouet.
Quelle grande tristesse
Pour nous, ô malheureux !
S'il vient cette détresse,
Mourons tous deux !

— Aurait-on cette audace,
Puisqu'il est tout-puissant ?
Victime d'une populace,
Il ira trépassant !
— S'il doit en être ainsi, Laurent,
Enlevons-le de grâce !
— Ne vois-tu pas que ce serait contre ses vœux ?
Mourons tous deux !





Sur Saint Hilarion



Fortitudo mea et laus mea Dominus mihi.

Du monde et de ceux-là qui suivent sa bannière
Aujourd'hui triomphe un guerrier.
Allons, pécheurs, arrière, arrière ;
Élançons-nous dans ce sentier !

C'est cette solitude à présent qu'il faut suivre.
Gardons-nous de vouloir mourir, en vérité,
Tant que nous n'aurons pas mérité de revivre,
En vivant dans la pauvreté.

Quelle prouesse se peut faire
Que n'ait faite notre guerrier ?
Allons, pécheurs, arrière, arrière ;
Elançons-nous dans ce sentier !

Fort des armes de pénitence,
Il vient de vaincre Lucifer.
Combattant avec patience,
La frayeur le laisse à couvert.

Tous, nous pouvons avoir sa bravoure guerrière,
Si nous suivons ce chevalier.
Allons, pécheurs, arrière, arrière ;
Elançons-nous dans ce sentier !

La croix fut sa seule défense.
Il n'a pas eu d'autre rempart.
La croix donna toujours et lumière et vaillance ;
Tous les pécheurs en ont leur part.
Quelles amours, dans sa carrière,
Ont fait l'heur de notre guerrier !
Allons, pécheurs, arrière, arrière ;
Elançons-nous dans ce sentier !

Il a remporté la couronne ;
La souffrance pour lui finit.
Son mérite sur lui rayonne
Dans la gloire dont il jouit.
Oh ! quelle victoire plénière
Pour notre valeureux guerrier !
Allons, pécheurs, arrière, arrière ;
Élançons-nous dans ce sentier !





Profession



Que mon plaisir soit dans les pleurs,
Mon repos dans l'inquiétude,
Et ma joie au sein des douleurs
Et ma paix dans la lassitude !

Dans la tourmente mes amours
Et mon régal dans les blessures ;
Dans la mort ma vie et toujours
Ma faveur parmi les injures !

Mes trésors dans la pauvreté,
Mon triomphe dans la détresse,
Dans le travail ma volupté
Et ma gaîté dans la tristesse !

Dans la bassesse ma grandeur,
Dans l'obscurité ma lumière,
Dans la croix toute ma splendeur,
Mon guide et mon chemin prospère !

Mon honneur dans l'abaissement
Et ma gloire dans la souffrance ;
Ma force et mon accroissement
Dans la défaite et l'impuissance !

Mon rassasiement dans la faim,
Dans la crainte mon espérance ;
Dans l'effroi mon régal serein,
Dans le dégoût ma jouissance !

Dans la ruine et dans l'oubli
Mon renom avec ma mémoire ;
Mon crédit dans le discrédit,
Et dans les affronts ma victoire !

Au sein du mépris ma fierté,
Mon aise dans la servitude ;
Dans l'abandon ma dignité
Et mon prix dans la solitude !

Ma confiance en Jésus-Christ
Et dans lui seul mon avantage ;
Dans ses fatigues mon répit,
Dans son exemple mon courage !

C'est là ce qui fait mon soutien,
Et ce qui fait mon assurance ;
Là le gage de mon vrai bien
Et l'idéal de ma vaillance !





Exil mortel



Si je vis, c'est hors de moi-même,
Depuis que je me meurs d'amour,
Vivant dans le Seigneur, qui pour,
Pour lui seul me veut, tant il m'aime !
Lorsqu'à lui mon cœur vint s'offrir,
Il mit en moi ce mot suprême :
Que je meurs de ne pas mourir.

Par cette alliance divine,
L'amour qui bat dans ma poitrine
Fait qu'à moi Dieu vient s'asservir

En m'apportant la délivrance ;
Et j'éprouve tant de souffrance
De voir à moi Dieu s'asservir
Que je meure de ne pas mourir.

Oh ! la longueur de cette vie !
Oh ! cet exil aux jours amers,
Cruelle geôle et tristes fers
Qui retiennent l'âme asservie !
Rien que d'attendre d'en sortir
Me fait à tel degré souffrir
Que je meurs de ne pas mourir.

Cesse donc de me retenir,
O vie, — ô joug qui me moleste !
En mourant qu'est-il qui me reste,
Sinon vivre et me réjouir ?
Adoucissant mon sort funeste,
O mort, viens combler mon désir,
Car je meurs de ne pas mourir.



Maximes, pensées et conseils spirituels ¹



Quand Dieu corrige
Grandement il afflige ;
Mais derrière un nuage obscur
Il fait paraître un jour plus pur.

Qui cherche la joie en ce monde
N'a pour lui qu'une erreur profonde.

1. Comme le dit La Fuente dans son édition des *Escritos de Santa Teresa*, le fond de ces maximes détachées est tiré des œuvres de la sainte, mais la rédaction n'est sans doute pas de sa main.

Pour qui demande à Dieu secours,
L'assistance arrive toujours.

Celui dont l'esprit se surmonte
Jouit de la paix la plus prompte.

Il n'est plus grand plaisir
Que d'être sans désir ;
Mais quel amer chagrin impose
Le désir de la moindre chose.

A peine s'il en sent le poids
Celui qui va portant la croix.

Loin du désir fébrile,
Je vis toute tranquille.

La discipline se fait voir
En domptant son propre vouloir.

Tâche toujours de te conduire
D'une façon qui soit en tout de bon aloi ;
Et c'est être de bon aloi, pour le vrai dire,
Que de juger tout mal de soi.

Ne t'inquiète guère
De tout ce qui finit sur terre.

Pour une âme qui sait souffrir,
Toute vie est facile.
Mais, pour une âme à la patience indocile,
Toute vie est mourir.

Il n'a vraiment pas fort à faire
Celui qui loin de toute épreuve aime son Dieu.
L'amour fort, l'amour plein de feu,
Est celui pour qui la souffrance est nécessaire.

Si tu te fais des croix de rien,
Toujours tu trouveras la croix sur ton chemin.

Celui qu'une mauvaise habitude possède
En se mortifiant trouvera le remède.

Qui ne se laisse pas régir par l'intérêt
Se verra toujours satisfait.
Mais qui ne cherche que son aise
N'aura jamais rien qui lui plaise.

Mortification
Soulage affliction.

Le désir de la moindre chose
Tout vivant à la mort expose.

Dans la religion qui veut vivre content
Doit cacher le mal qu'il ressent.

Dieu donne en paiement d'un service
D'un service plus grand l'occasion propice.

Rien ne peut nous tourner à bien
De ce qui va contre les lois du seul vrai Bien.

Dieu nous garde d'avoir besoin des créatures.
Lui seul fournit vers lui des routes qui soient sûres.

Jamais n'échoit l'exacte fin
Que poursuit le désir humain.



A Sainte Catherine

Vierge et Martyre



O si grande Amante
D'un Dieu si doux,
Étoile brillante,
Protégez-nous.

Dès l'âge le plus tendre
Choisissant votre Epoux,
Quel amour sut vous prendre !
Plus de repos pour vous.

Non, qu'une âme craintive
Ne vous imite pas !
Il vaut mieux qu'elle vive,
Fuyant votre trépas.

Vois donc, âme couarde,
Cette virginité
Qui pour néant regarde
Et l'or et la beauté.
Vois donc, elle est en butte
Aux coups de l'opresseur ;
Mais rien ne la rebute,
Forte de son grand cœur.

Loin de l'Époux qu'elle aime,
Sa vie est un tel mal
Que, dans les tourments même,
Elle voit un régal.
Tout la trouve ravie ;
Elle a soif du trépas
Puisque dans cette vie
Elle ne vivait pas.

Oh ! nous qui, sur ses traces,
Voulons son heureux sort,
Ne soyons jamais lasses,
Avant d'être à bon port.
Embûche où l'on s'enivre !
N'a pas d'amour, vraiment,
Qui veut guérir et vivre,
Quand vivre est un tourment !





Ardent désir de Jésus-Christ



Quemadmodum desiderat ceruus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea.

Ah ! puissé-je te voir,
Jésus, mon doux espoir.

Ah ! puissé-je te voir vraiment, et puis, sur l'heure,
Que je meure.

Regarde qui voudra les roses, les jasmins ;
Car, si je vois tes traits divins,
Moi, je verrai mille jardins.

Jésus de Nazareth, ô fleur des Séraphins,
Que je puisse te voir vraiment, et puis, sur l'heure,
Que je meure.

Loin de toi je me vois prisonnier, et mon sort,
Puisque c'est toi ma vie, est semblable à la mort.

Quand donc viendra cette heure
Où tu m'arracheras à mon exil si noir ?

Ah ! puissé-je te voir,
Et qu'aussitôt je meure.

Je ne puis être heureux, mon Jésus est absent.

A qui sent cette absence
Tout devient un tourment.

Ce qui seul fait mon assistance,
C'est ton amour, et c'est le désir de t'avoir.

Ah ! puissé-je te voir,
Jésus, mon doux espoir.

Ah ! puissé-je te voir vraiment, et puis, sur l'heure,
Que je meure.





Epitaphe de Sainte Tèrese

par le Père Yanguas, son confesseur



*Arca Domini, in qua erat manna,
et virga quæ fronderat, et tabulæ
Testamenti. (Hebr., chap. ix.)*

*Non extinguetur in nocte lucerna
ejus. (Prov., chap. xxxi.)*

Comme dans l'arche de la Loi,
Sont ici, trésors de la foi,
Les tables, la manne et la verge
Par lesquelles brilla splendidement la vierge
Qui fut chère au Christ, notre Roi.

Les tables de l'obéissance
Et la manne de l'oraison,
La verge de perfection
Et la verge de pénitence
Sont là, près de la chair, fruit de corruption.

Ici, trois fois digne d'envie,
Repose la femme au cœur fort
Pour qui, dans la nuit de la mort,
Se présente un plus heureux sort,
Plus de lumière et plus de vie.

Devant cette âme pure où fut tant de candeur,
Pleine aujourd'hui de tant de gloire,
Et ce corps qui, pour une éternelle mémoire,
Reste toujours empreint d'une jeune fraîcheur,
Où donc, ô mort, est ta victoire?





Poésie
de Saint Jean de la Croix ¹

Soupirs d'une me qui désire Dieu



Je vis, mais sans vivre en moi-même,
Et l'attente où je suis est tellement extrême
Que je meurs de ne pas mourir.

1. Cette poésie de saint Jean de la Croix est insérée ici non seulement parce qu'elle traite un sujet identique à celui de la poésie VIII de sainte Térèse, intitulée *Mortelle Vie*, mais encore parce qu'elle offre un grand nombre de vers identiques à ceux de cette dernière poésie on ne présentant avec eux qu'une minime différence. Les vers qui sont ici imprimés en italique sont ceux qui diffèrent en quelque chose des vers de sainte Térèse; pour les autres, ils se retrouvent, absolument les mêmes, dans la poésie VIII, comme on peut s'en rendre compte en comparant les deux morceaux.

*Non, je ne vis plus en moi-même,
Et vivre sans mon Dieu, je ne puis le souffrir.
Lui-même me manquant et me manquant moi-même,
En cette vie, hélas ! que vais-je devenir ?
J'aurai mille morts à souffrir ;
Car j'attends la vie elle-même
En mourant de ne pas mourir.*

*La vie, hélas ! que je dois suivre,
C'est tout le contraire de vivre.
C'est pour moi sans cesse mourir,
Tant qu'avec toi je ne puis vivre.
Exauce, ô mon Dieu, mon désir.
Car cette vie enfin, je ne puis plus la vivre,
Et je meurs de ne pas mourir.*

*Si, loin de toi, je suis absente,
Quelle vie, ô ciel, puis-je avoir,
Sinon que la mort me tourmente,
Et la pire qui soit à voir ?
Sur moi-même je me lamente,
Et je suis si loin de guérir
Que je meurs de ne pas mourir.*

Le poisson en sortant de l'onde
Trouve aussitôt soulagement.
Car la mort, dans sa paix profonde,
Le délivre de tout tourment.
Quelle mort égale, en ce monde,
Ma vie employée à gémir ?
Plus je vis et plus c'est mourir !

Si mon mal vient à s'adoucir
Quand je te vois au Tabernacle,
Il redouble par cet obstacle :
De toi ne pas pouvoir jouir.
Tout me fait encor plus souffrir,
Et mon mal vient à tant s'aigrir
Que je meurs de ne pas mourir.

Et si, Seigneur, j'ai grande joie
Par l'espérance de te voir,
Il suffit que soudain je voie
Que je puis te perdre pour choir
Dans un plus grand mal qui me broie.
La crainte à l'espoir vient s'unir,
Et je meurs de ne pas mourir.

O mon Dieu, donne-moi la vie,
En m'arrachant à cette mort.
Ne me laisse pas asservie
Dans ces liens au nœud si fort.
*Vois, pour te voir, je perds la vie,
Et l'espoir me fait tant souffrir
Que je meurs de ne pas mourir.*

Sur ma mort donc je vais gémir
Et je vais pleurer sur ma vie
Qui, pour mes péchés, asservie,
Ici-bas ne peut pas finir.
O mon Dieu, quand va-t-il venir
Ce jour où je dirai, ravie,
Que je vis pour ne plus mourir ?



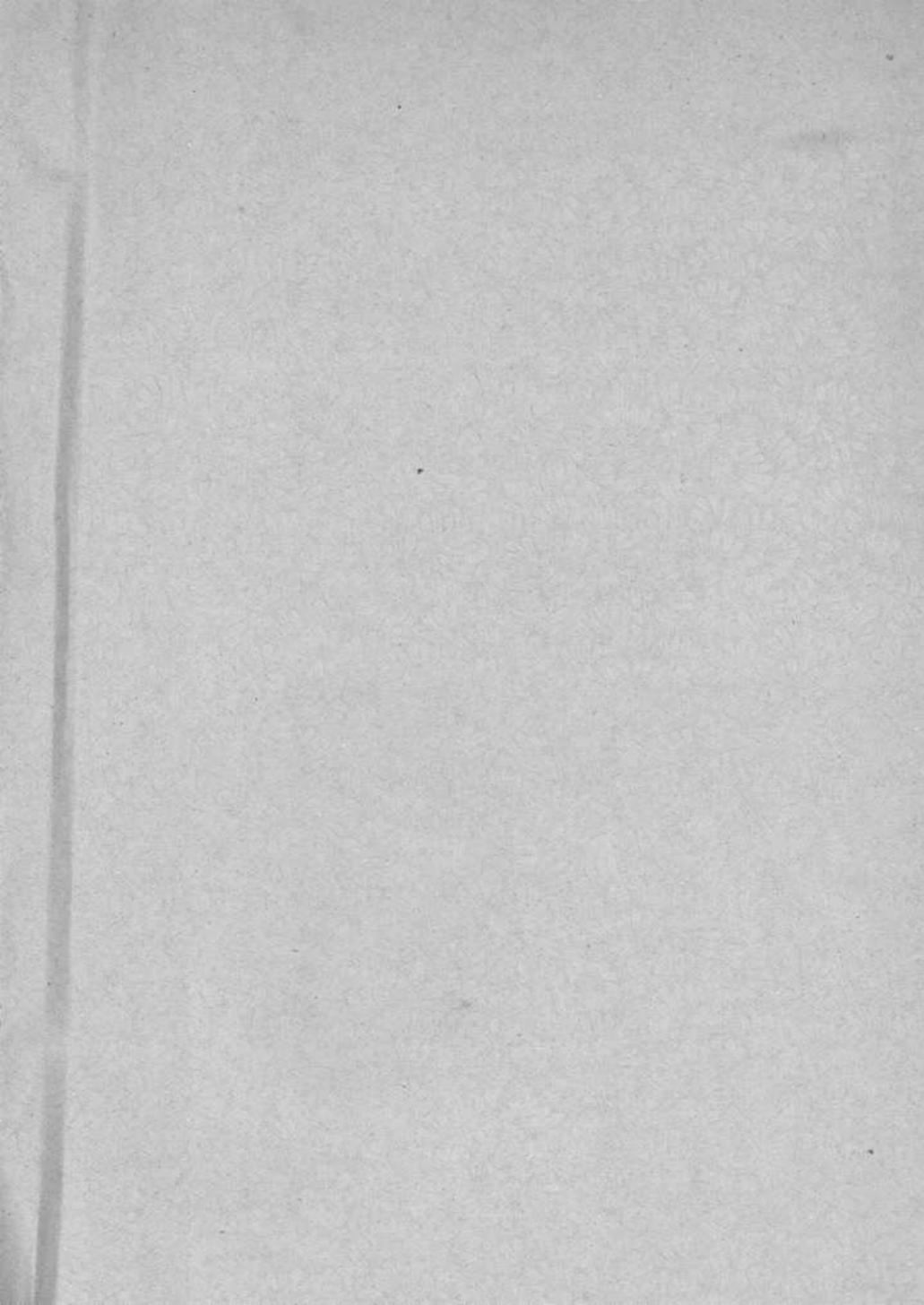


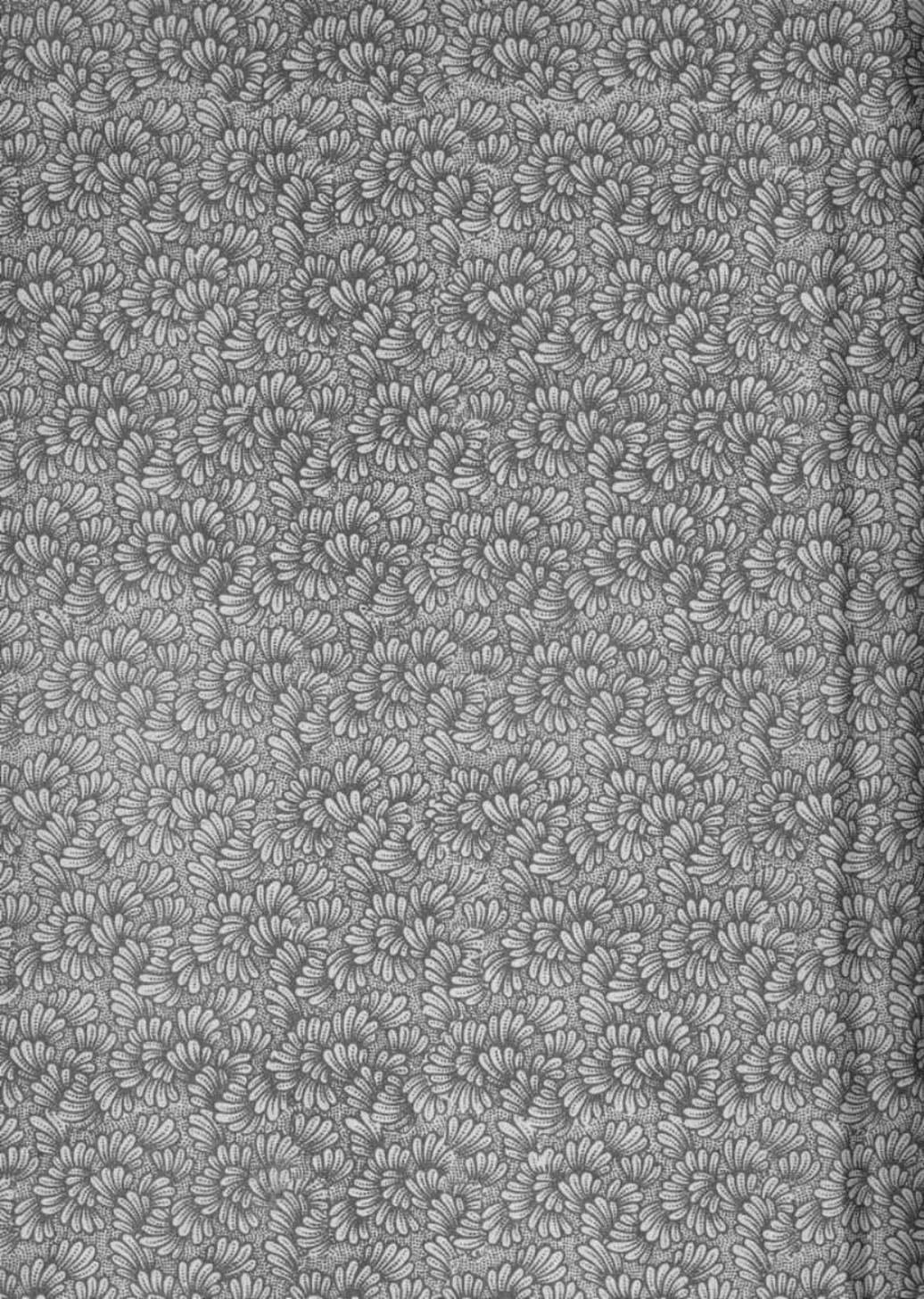
TABLE



AVERTISSEMENT	IX
<i>A sainte Térèse</i>	I
<i>Épîtafhe de sainte Térèse par le licencié Antonio Sanchez de los Granas</i>	3
I. A Jésus Crucifié. — Sonnet	5
II. Divine blessure	7
III. Court dialogue	9
IV. Cœur fortuné	11
V. Mariage divin. — Pour une profession	13
VI. Voix de Noël	17
VII. Don mutuel	19
VIII. Mortelle vie <i>ou</i> Glose de sainte Térèse	21
IX. Noces royales. — Pour une profession	27
X. A la Beauté vraie	29
XI. Epiphanie	31
XII. Vers le ciel	33
XIII. Appel à l'Époux céleste	35
XIV. La voie du ciel	39
XV. Recherche sûre	43

XVI. Le libérateur. — Pour Noël	47
XVII. Brûlant amour.....	49
XVIII. Pour une prise d'habit	51
XIX. Sur saint André	55
XX. Douce servitude	57
XXI. Entre bergers. — Pour Noël	59
XXII. Aspiration vers Dieu	63
XXIII. A la Croix	67
XXIV. Pour la conjuration d'un mal commun.....	69
XXV. La Croix.....	72
XXVI. La Circoncision.....	77
XXVII. Élévation	79
XXVIII. Sur l'amour divin.....	83
XXIX. Attente.....	89
XXX. Pour la Circoncision	91
XXXI. Parfaite offrande	93
XXXII. Pour une profession.....	99
XXXIII. Pour Noël.....	103
XXXIV. Sur saint Hilarion	107
XXXV. Profession.....	111
XXXVI. Exil mortel.....	115
XXXVII. Maximes, pensées et conseils spirituels.....	117
XXXVIII. A sainte Catherine, vierge et martyre... ..	121
XXXIX. Ardent désir de Jésus-Christ.....	125
<i>Épita phe de sainte Térèse par le Père Yanguas, son confesseur...</i>	127
<i>Poésie de saint Jean de la Croix. — Soupirs d'une âme qui désire Dieu.....</i>	129





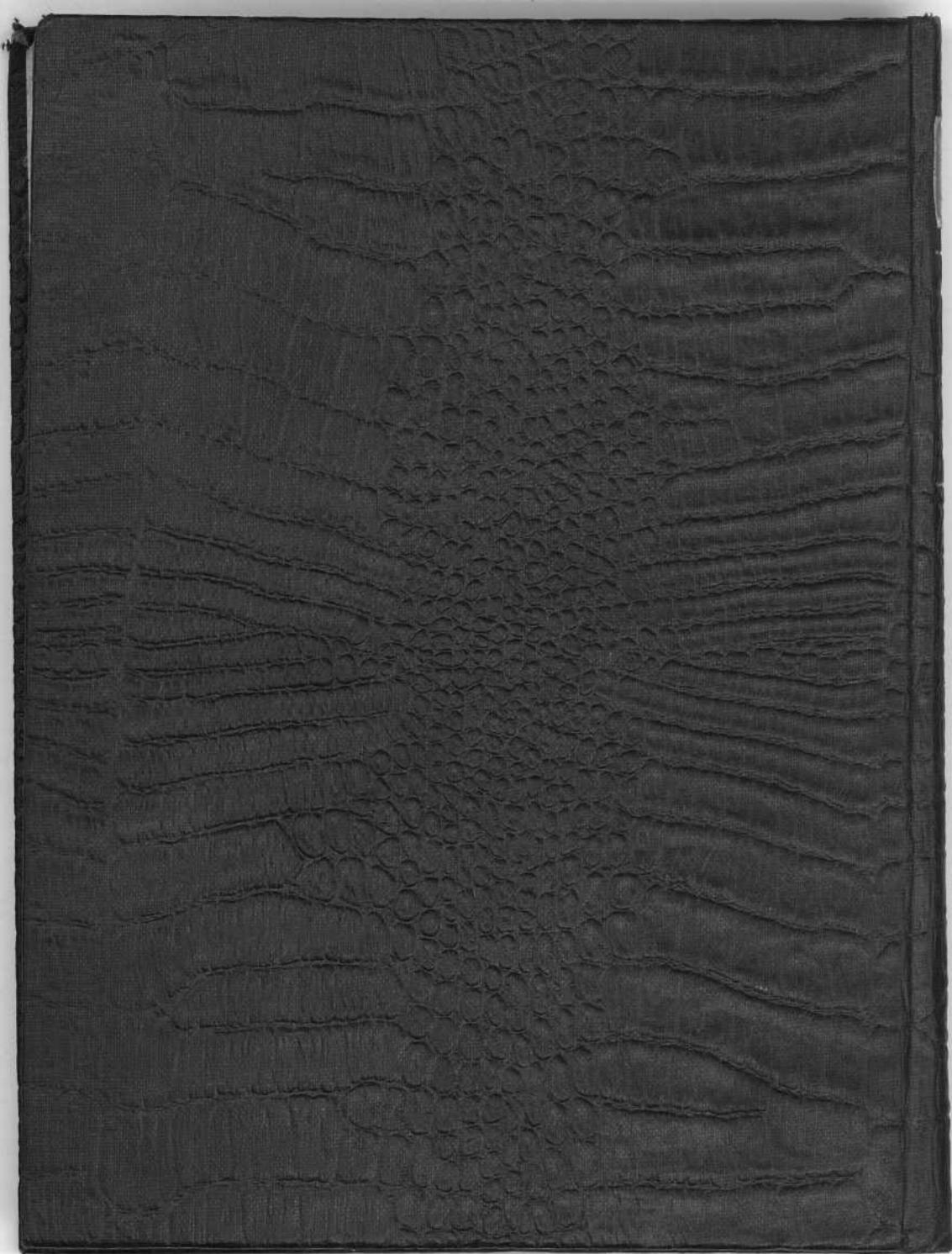
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	996	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	7	Precio de adquisición. »
Tabla.....	4	Valoración actual.....	»



996.

BOURNAC

SAINTE

TÉRÈSE